

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **L' Ambassadrice**

**Auber, Daniel-François-Esprit**

**Mainz [u.a.], [ca. 1836]**

Akt II

**urn:nbn:de:bsz:31-88931**

HENRIETTE, attendrie. Mes amis... mes chers amis!...

M<sup>me</sup> BARNECK. Qui vient là?... est-ce lui? non, un valet.

CHARLOTTE. La livrée de l'ambassadeur. UN VALET, entrant. Avant de remonter en voiture, monseigneur a écrit en bas ce billet pour M<sup>me</sup> de Barneck.

TOUS. De Barneck!

M<sup>me</sup> BARNECK. Je déclare d'avance que mes principes me défendent de rien entendre.

CHARLOTTE. Comment donc! mais on peut toujours lire... quand on peut...

M<sup>me</sup> BARNECK. Si vous le pensez... (Elle ouvre le billet qu'elle lit, et pousse une exclamation de surprise.) O mon Dieu! ô mon Dieu!... ce n'est pas possible.

(Le valet sort.)

TOUS. Qu'est-ce donc?

M<sup>me</sup> BARNECK, à Charlotte et à Bénédicte d'un ton de protection. Laissez-nous, mes amis, laissez-nous!

CHARLOTTE. Expliquez-nous au moins...

M<sup>me</sup> BARNECK, avec dignité. Je vous prie, mademoiselle Charlotte, de me laisser.

HENRIETTE. Eh bien! on vous laissera, je n'y comprends rien!

BÉNÉDICT, à Charlotte. Eh! oui... allons chez Fortunatus, pour cet engagement.

M<sup>me</sup> BARNECK, vivement. Gardez-vous-en bien!... n'allez pas nous compromettre à ce point.

CHARLOTTE. Quoi! ces vingt mille florins?

M<sup>me</sup> BARNECK, d'un air de dédain. Quand il en donnerait quarante, croyez-vous que je voudrais pour une pareille somme...

CHARLOTTE. Qu'est-ce qui lui prend donc?

HENRIETTE. Mais, ma tante... ce qu'on vous écrit là...

M<sup>me</sup> BARNECK, avec fierté. C'est un secret qui me regarde... qui me regarde personnellement.

BÉNÉDICT, riant. Vous!

M<sup>me</sup> BARNECK, Moi-même!

BÉNÉDICT, de même. Ça me rassure.

CHARLOTTE, de même. Une note diplomatique...

M<sup>me</sup> BARNECK. Comme vous dites!... et je désire être seule pour y répondre.

CHARLOTTE, à part. Elle ne sait pas écrire. (Haut.) On s'en va... on s'en va... on ne demande pas à savoir... (Bas à Henriette.) Tu nous diras ce que c'est.

BÉNÉDICT, bas à Henriette. Prenez bien garde, au moins...

HENRIETTE. Soyez tranquilles, mes amis, rien ne me fera changer.

(Bénédict et Charlotte sortent.)

SCENE XI.

HENRIETTE, M<sup>me</sup> BARNECK.

HENRIETTE. Ah ça! ma tante, qu'est-ce que ça signifie? ce mystère avec nos amis, et puis cet air rayonnant que je vous vois.

M<sup>me</sup> BARNECK, avec transport. Je n'y tiens plus... j'étouffe de joie et de bonheur... ma chère nièce, ma chère enfant... embrasse-moi. Je te disais bien qu'avec de l'ordre... de la conduite et une bonne tante... Mon chapeau, mon chapeau...

HENRIETTE. Qu'avez-vous donc?

M<sup>me</sup> BARNECK. Je reviens, ma chère amie... je reviens dans l'instant... j'ai toujours eu l'idée que ça ne pouvait pas nous manquer, et que je finirais par être quelque chose.

HENRIETTE, avec impatience. Mais quoi donc?

M<sup>me</sup> BARNECK. Tiens, tiens... lis... lis cette lettre... quel bruit ça ferait... si on ne nous demandait pas le secret!... Embrasse-moi encore... car j'en mourrai de joie, et eux tous de dépit.

(Elle sort très-vivement.)

SCENE XII.

HENRIETTE, seule.

Qu'est-ce que cela signifie?... (Lisant.) « Madame, depuis qu'Henriette m'a banni de sa présence et m'a défendu de la revoir, je sens que je ne puis vivre sans elle; un seul moyen me reste de ne la quitter jamais... elle eût accepté la main du pauvre artiste... refusera-t-elle celle du grand seigneur? » O mon Dieu!

« Je connais d'avance les reproches du monde et de ma famille, et je les brave. » Mon souverain pourrait seul s'opposer à ce mariage... j'espère bien le fléchir, mais s'il me refusait son consentement... je n'hésiterais point entre la faveur du prince et le bonheur de ma vie... (Parlant.) Quel sacrifice! « D'ici là cependant, que ce projet soit secret. J'exige de plus qu'Henriette ne signe aucun nouvel engagement... qu'elle quitte sur-le-champ le théâtre... et pour le reste... venez me trouver... je vous attends. »

Le duc de VALBERG.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du duc, à Berlin. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite une table. A gauche, un piano. Une vaste fenêtre avec balcon de côté. Un sofa; une table à thé, etc.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, seule, richement habillée.

(On entend rouler, puis s'arrêter une voiture.)

HENRIETTE, à la fenêtre. C'est lui... c'est lui... le voilà... il revient enfin. (Quittant la fenêtre.) Ah! mon Dieu! j'ai cru que j'allais mourir de saisissement, de joie, en le voyant descendre de voiture. (Gaîment.) Tâchons de nous calmer... il faut le punir de ses trois mois d'absence... s'il me voyait ainsi, il serait trop content.

SCENE II.

HENRIETTE, LE DUC.

UN VALET, annonçant. Monseigneur.

LE DUC, entrant, et courant à Henriette. Henriette... ma chère Henriette!

HENRIETTE, d'un air froid. Ah! vous voici, monsieur le duc?

LE DUC, surpris. Quel accueil!.. Henriette! ne m'aimez-vous plus?

HENRIETTE, s'oubliant. Si monsieur... on vous aime... on vous aime toujours. Ah! je n'ai pas le courage de vous cacher mon bonheur.

RECITATIF. Dieu! que viens-je de lire... en croirai-je mes yeux?

A moi!... moi, pauvre artiste, un sort si glorieux!

CANTABILE.

Jusqu'à lui son amour m'élève! Au premier rang je vais briller... C'est un prestige... c'est un rêve, Je crains encore de m'éveiller!

(Regardant la lettre.)

Mais non... voici les mots tracés par sa tendresse!!

Etre sa femme! être duchesse!.. Duchesse!.. une prima donna! Quel triomphe pour l'opéra! Jusqu'à lui son amour m'élève, Au premier rang je vais briller, Ah! si mon bonheur est un rêve, Amour! ne viens pas m'éveiller!

CAVATINE.

(Gaîment.)

J'aurai des titres, des livrées, A la cour j'aurai mes entrées, J'aurai ma loge à l'Opéra, Où de loin on me lorgnera! Des diamans, un équipage; Et la foule, sur mon passage, En m'apercevant s'écriera: « Voilà notre prima donna!!! » Puis l'on dira: Dieu! quel dommage, N'entendre plus cette voix-là! Ils ont raison, c'est grand dommage! De renoncer à tant d'éclat! C'est qu'il était beau mon état!

Là j'étais reine Et souveraine. Et sous ma chaîne Qu'on adorait, Doux esclavage, Nouvel hommage, A chaque ouvrage, M'environnaient.

J'entends encore les transports du théâtre, J'entends un public idolâtre S'écrier: Brava!

C'est un moment bien doux que celui-là. Mais ce bonheur l'amour ne le rendra.

Et près de lui, Près de mon mari... J'aurai des titres, des livrées, etc., etc.

M<sup>me</sup> BARNECK, entrant vivement par la porte à gauche. Allons, ma nièce, allons, il est en bas!... il nous attend dans une voiture à quatre chevaux...

HENRIETTE. Quatre chevaux!

M<sup>me</sup> BARNECK. Dam!... pour nous envelopper!... vous et moi... un équipage magnifique!

HENRIETTE. Un équipage!...

(M<sup>me</sup> Barneck l'entraîne par la porte à gauche. Le rideau baisse.)

LE DUC. Ma bonne Henriette... combien ces trois mois d'absence m'ont semblé longs! combien j'ai maudit cette ennuyeuse ambassade qui me retient depuis si longtemps loin de vous!

HENRIETTE. Bien vrai? (Lui tendant la main.) Vous le dites si tendrement qu'il faut vous croire... Et puis, monsieur (montrant son cœur) il y a quelqu'un qui plaide si bien pour vous.

LE DUC. Pauvre Henriette! à peine vous eus-je conduite ici, à Berlin, dans mon hôtel, il y a trois mois, en quittant Mo-

nich, qu'il fallat m'éloigner, me séparer de vous, le lendemain de notre arrivée... un ordre du roi m'envoyait à Vienne, en mission extraordinaire... et dans ma position, je suis tout à sa majesté.

HENRIETTE, souriant. J'aimerais mieux un mari qui fût tout à sa femme.

LE DUC, riant. Que voulez-vous? quand on est ambassadrice!

HENRIETTE, avec malice. Prenez garde, monsieur... je ne le suis pas encore!

LE DUC. Cela revient au même... je vous ai présenté comme ma femme à toute ma famille; le contrat qui vous assure la moitié de ma fortune est irrévocablement signé... et si notre mariage n'est pas encore célébré, mon voyage seul en est la cause.

HENRIETTE. Et si le roi refuse... car vous m'avez dit que notre mariage ne peut avoir lieu sans son consentement... comme si les rois devaient se mêler de ces choses-là!

LE DUC. J'obtiens ce consentement, Henriette, j'en suis sûr... je l'ai réclamé comme le prix des services que je viens de lui rendre à Vienne... Et demain, aujourd'hui peut-être, il me l'accordera... mais d'ici là, je craindrais, sur la résolution du roi, les reproches et les récriminations de ma famille, de tous ces grands seigneurs d'Allemagne qui ne comprennent pas comme moi que le talent est aussi une noblesse... voilà pourquoi je leur ai caché que vous êtes; voilà pourquoi, aux yeux de tous, je vous ai fait passer pour une personne de noble extraction... c'est indispensable... il le faut... il y va de mon bonheur et du vôtre.

HENRIETTE. Du mien... ah! mon ami, je l'aurai bien gagné!

LE DUC, surpris. Que voulez-vous dire?

HENRIETTE. Si vous saviez comme je me suis ennuyée en votre absence!

LE DUC, vivement. Oh! que c'est aimable à vous!

HENRIETTE. Pas tant... et si j'avais pu faire autrement... mais le moyen... vous me laissez, dans cet hôtel, sous la surveillance et la garde de votre illustre sœur, la comtesse Augusta de Fierschemberg qui n'est pas si amusante que mon ancienne camarade Charlotte.

LE DUC. Y pensez-vous!.. Ma sœur est une femme distinguée, qui ne voit que des personnes de rang ou de naissance.

HENRIETTE. Eh bien!.. justement... c'était à périr de naissance et d'ennui! passer la journée entière à recevoir ou à rendre des visites, rester droite et immobile sur un fauteuil doré, moi qui aimais tant à sauter et à courir... ne plus oser parler de mes anciens succès, de mon beau théâtre, que j'oublie quand vous êtes là, mais auquel, malgré moi, je pensais en votre absence... et puis surtout, m'avoir défendu... non... prié en grâce... c'est la même chose... de m'abstenir ici de toute musique, ma consolation... mon plus vif plaisir.

LE DUC. Vous m'avez mal compris... quand vous êtes seule chez vous, que personne ne peut vous entendre...

HENRIETTE, riant. Bien obligé.

LE DUC. Mais vous sentez que devant ma sœur, devant ces dames... dans un salon nombreux... c'est trop bien... l'étonnement, l'admiration que vous causeriez, feraient bientôt reconnaître l'artiste... le grand talent.

HENRIETTE, avec malice. Et le talent est défendu à une duchesse?

LE DUC, riant. On n'y est pas habitué, du moins... (avec tendresse) aussi, ma bonne Henriette... ma jolie duchesse... je

vous demande encore, pendant quelques jours seulement, et jusqu'au consentement du roi, d'éloigner des soupçons...

HENRIETTE. Que chaque instant peut faire naître. Ma pauvre tante est si heureuse d'avoir un cachemire et des plumes, de s'entendre appeler M<sup>me</sup> la baronne de Barneck! que si je n'avais pas été là pour la surveiller... et venir à son aide... vingt fois déjà votre sœur aurait découvert la vérité.

LE DUC, à Henriette. Silence donc! étourdie... voici la comtesse.

SCENE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Enfin, monsieur le duc, vous voilà de retour dans votre hôtel?

LE DUC. Oui, ma chère sœur, après trois mois d'absence.

LA COMTESSE. Trois mois! et qu'avez-vous fait pendant ce temps?

HENRIETTE. Oui, monsieur, vous qui m'interrogez, vous ne m'avez pas rendu comte de votre séjour à Vienne.

LE DUC. Une vie si triste, si monotone... le matin aux affaires...

LA COMTESSE. Et tous les soirs au spectacle.

HENRIETTE, vivement. Au spectacle?

LE DUC. Moi!

LA COMTESSE. Vous me l'avez écrit... c'est du reste votre habitude. (A Henriette.) Il y a toujours quelque talent lyrique pour lequel il se passionne...

LE DUC. Ma sœur...

LA COMTESSE. Une idée, un caprice qui ne dure qu'une semaine, ou souvent même qu'un jour...

HENRIETTE. Comment, monsieur, il se traiterait vrai?

LA COMTESSE. Oui, ma chère amie, mon frère est un peu jeune, un peu léger; mais, grâce à vous...

HENRIETTE, bas au duc. Vous ne m'avez pas dit cela, monsieur...

LE DUC, de même. N'en croyez rien.

LA COMTESSE. Sortez-vous, ce matin, monsieur le duc?

HENRIETTE, vivement. Je l'espère bien... vous m'emmenerez, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, sévèrement. Comment, mademoiselle?

HENRIETTE, se reprenant. Avec ma tante.

LA COMTESSE. A la bonne heure.

HENRIETTE. Où vous voudrez... hors de la ville... à la campagne... (A demi voix.) Pourvu que nous soyons ensemble.

LE DUC, de même. Je le désire autant que vous! mais un rapport au roi, que je dois lui donner ce soir.

LA COMTESSE, à Henriette. J'ai des projets pour vous et moi, ma chère Henriette... je viens de recevoir une invitation... des billets...

HENRIETTE, vivement et avec joie. Pour un concert?

LA COMTESSE. Non... pour le chapitre noble qui se tient aujourd'hui, et auquel votre naissance vous donne le droit d'assister.

HENRIETTE, avec terreur. Le chapitre noble!

LE DUC, lui prenant la main. Qu'avez-vous?

HENRIETTE, bas au duc. Ah! j'en tremble de peur... faites que je n'y aille pas, je vous en prie.

LE DUC, à sa sœur. Henriette est un peu souffrante, et je désire qu'elle reste.

LA COMTESSE. A la bonne heure... je ne la quitterai pas.

HENRIETTE, bas au duc. La belle avance, je crois que j'aimerais mieux le chapitre noble.

LE DUC. Il faut chercher ici quelques moyens de la distraire...

LA COMTESSE. Si elle savait la musique, nous pourrions en faire toutes les deux.

HENRIETTE, riant. Moi, madame!... (un geste du duc l'arrête.) A peine si je sais déchiffrer.

LA COMTESSE. Je m'en doute bien... ce n'est pas dans le fond de la Bavière... dans le château de votre tante que l'on aurait pu soigner votre éducation musicale... mais si vous voulez que ce matin je vous donne une leçon...

LE DUC, avec humeur. Une belle idée!

HENRIETTE. Moi! madame, je n'oserais...

LA COMTESSE. Pourquoi pas...? je serai indulgente... (Elle sonne, deux domestiques entrent.) J'ai là des airs nouveaux que l'on m'a envoyés, des airs du sultan Misapouf.

HENRIETTE, vivement. Du sultan...

LA COMTESSE. Vous ne connaissez pas cela... un opéra qui vient d'être donné en Allemagne avec quelques succès. (Aux domestiques.) Avancez ce piano, (se mettant au piano) c'est l'air que chante la parisienne au premier acte.

LE DUC. Mais ma sœur... c'est trop de complaisance...

LA COMTESSE. Occupez-vous de votre rapport au roi, mon frère... et laissez-nous.

LE DUC, bas à Henriette. Refusez, je vous en supplie!

HENRIETTE. Est-ce possible? (Riant.) Elle veut me donner une leçon!

LE DUC, bas à Henriette. Au moins, prenez garde, et chantez mal... si ça se peut.

TRIO.

LA COMTESSE, au piano.

Ecoutez bien.

(Chantant.)

Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, l'imitant avec gaucherie et timidité.

Tra, la, la, la, la, la.

(Regardant le duc.)

Etes vous content?

LE DUC, l'approuvant.

C'est cela!

LA COMTESSE.

Non vraiment, ce n'est pas cela!

HENRIETTE, de même.

Tra, la, la.

LA COMTESSE, la reprenant.

C'est un sol!

HENRIETTE, lui montrant le papier.

C'est un la!

LA COMTESSE.

C'est vrai!

(Chantant.)

Tra, la, la, la, la, la.

HENRIETTE, répétant, mais un peu mieux.

Tra, la, la, la, la, la, la.

LE DUC, bas.

Prenez donc garde!... ah! je tremble d'effroi!

LA COMTESSE, cherchant à déchiffrer avec peine.

Tra, la, la, la, la, la...

HENRIETTE, avec un air d'admiration.

Quelle facilité!

LE DUC, bas à Henriette.

Vous nous raillez, traitresse!

HENRIETTE, de même.

Comme vous le disiez, c'est chanter en duchesse!

LA COMTESSE.

Répétez avec moi.

(Déchiffrant avec peine.)

Le divin Mahomet,

Pour mieux charmer nos ames,

Dans les cieus vous promet

Un paradis secret;

Mais il vous trompe, hélas!

Surtout n'y croyez pas,

Aux cieus ne cherchez pas

Ce paradis des femmes;

2.

Car le vrai paradis,  
Messieurs, est à Paris.  
HENRIETTE, reprenant l'air qu'elle chante couramment.

Le divin Mahomet,  
Pour mieux charmer nos ames,  
Dans les cieus vous promet  
Un paradis secret:  
Aux cieus ne cherchez pas  
Ce paradis des femmes;  
Car le vrai paradis,  
Messieurs, est à Paris.

LA COMTESSE.

Pas mal pour la première fois.

LE DUC, à part et regardant Henriette.

Ah! je crains qu'elle ne se lance!

(A la comtesse.)

Vous feriez mieux d'y renoncer, je crois.

LA COMTESSE.

Non, non, j'ai de la patience,  
J'en ferai quelque chose, et nous la formerons  
Avec le temps...

HENRIETTE.

Et grâce à vos leçons...

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ecoutez..., écoutez cela!

Tra, la, la, la, la, la, la,

Tra, la, la, la, la, la, la,

Faites bien ce que je fais là!

HENRIETTE.

Brava brava! c'est bien cela!

Quelle méthode enchanteuse!

C'est chanter comme une duchesse,

Ah! quel talent vous avez là!

LE DUC.

C'est bien, c'est bien, finissons là!

Je cède à la peur qui m'opresse,

Je crains sa voix enchanteuse

Qui tous les deux nous trahira!

LA COMTESSE.

Continuez.

HENRIETTE.

Voguez, sultan joyeux,

Vers les bords de la Seine,

Là, s'offrent à vos yeux

Les délices des cieus;

Et jour et nuit c'est là

Qu'amour vous sourira,

Là, des jeux et des ris

La troupe vous enchaîne,

Car le vrai paradis

Est à Paris.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Ah! c'est bien mieux, bien mieux déjà,

Moi, sa maîtresse... je suis fière

De voir que mon écolière

Fait des progrès comme ceux-là!

HENRIETTE.

Oui, cela va bien mieux déjà,

Et j'en rends grâce à ma maîtresse,

Merci, madame la comtesse,

Merci de cette leçon-là!

LE DUC.

C'est bien, finissons-là,

Je cède à la peur qui m'opresse,

Je crains sa voix enchanteuse;

Qui tous les deux nous trahira.

LA COMTESSE, l'écoulant.

J'en suis encore toute saisie

Et ne comprends rien à cela!

LE DUC, bas à Henriette.

Prenez garde, je vous en prie;

En écoutant... je tremble, hélas!

HENRIETTE.

Eh bien! monsieur, n'écontez pas!

LA COMTESSE.

Un talent

Aussi grand

C'est vraiment

Surprenant!

Ah! combien je suis fière!

En un instant, je croi,

Voilà mon écolière

Aussi forte que moi!

HENRIETTE.

Buvons au sultan Misapouf,

Au descendant du grand Koulouf,

Il règne dans Maroc

Par droit de naissance.

Au combat aussi ferme qu'un roc,

Et des amours bravant le choc,

Il est l'aigle et le coq

Des rois de Maroc;

Versez-lui les vins de France,

Versez le champagne et le médoc,

Buvons tous au sultan Misapouf,

Au descendant du grand Koulouf.

LE DUC.  
Ce talent  
La surprend  
Et me rend  
Tout tremblant!  
Et la voilà partie,  
Comment la retenir?  
Arrêtez, je vous prie!  
Elle me fait frémir!

ENSEMBLE.

LE DUC, LA COMTESSE, HENRIETTE.  
Buvons au sultan Misapouf, etc.

SCENE IV.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> BARNECK, en grand costume, chapeau à plumes.

M<sup>me</sup> BARNECK, au fond du théâtre, apercevant sa nièce. Brava! brava! brava! bravo!

LE DUC. Allons! la tante!... pourvu qu'elle ne nous trahisse pas!

LA COMTESSE. Venez donc, madame la baronne, venez recevoir mes compliments... saviez-vous que votre nièce eût de pareilles dispositions?...

HENRIETTE, bas au duc en riant. Je croyais avoir mieux que ça.

M<sup>me</sup> BARNECK, se rengorgeant. Mais, Dieu merci, madame, c'est assez connu...

LE DUC, à demi-voix. Y pensez-vous?

M<sup>me</sup> BARNECK. C'est assez connu dans notre famille... c'est moi qui l'ai élevée.

LA COMTESSE. Et pourquoi ne m'en disiez-vous rien?

M<sup>me</sup> BARNECK, avec embarras. Pourquoi?

LE DUC. Madame la baronne est si modeste!...

M<sup>me</sup> BARNECK. Oh! oui... c'est mon défaut... modeste et surtout timide... c'est ce qui m'a nuï... j'avais toujours des peurs quand je chantais...

LA COMTESSE. Ah! vous chantiez aussi?

M<sup>me</sup> BARNECK, avec volubilité. Les Philis, avec quelque succès!

HENRIETTE, à part. Voyez-vous l'amour-propre d'artiste!

LA COMTESSE, étonnée. Vous avez joué?

LE DUC, vivement. En société, dans son château... madame la baronne est de mon avis... c'est ce qu'on peut faire de mieux à la campagne.

M<sup>me</sup> BARNECK. Certainement, monsieur mon neveu, car ici... à la ville... ce n'est pas moi qui voudrais... au contraire... si vous saviez à présent combien je méprise tout cela!...

LE DUC. C'est bien!

M<sup>me</sup> BARNECK. Parceque notre rang... notre dignité...

LA COMTESSE. Et le décorum.

M<sup>me</sup> BARNECK. Oui, le décor...

LE DUC, l'interrompant. C'est bien, vous dis-je... heureusement, voilà le déjeuner, elle ne parlera plus (donnant la main à Henriette.) Bonne Henriette, vous m'avez fait une peur...

HENRIETTE. Comment, monsieur?

LE DUC. Je veux dire un plaisir.

(Ils s'asseyent autour de la table à thé; deux domestiques apportent un plateau.)

M<sup>me</sup> BARNECK. Voici le journal de la cour qui vient d'arriver.

LA COMTESSE. Notre lecture de tous les matins.

HENRIETTE, à part. En voilà pour une heure... comme c'est amusant.

LA COMTESSE. Voyons les présentations et les réceptions d'hier... (Lisant.) «Ont en l'honneur d'être reçus par sa majesté, le comte et la comtesse de Stolberg, le baron de Lieven...» (Parlant.) C'est de droit... Voilà de la haute et véritable noblesse... (Lisant.) «La duchesse de Still-

marcher.» (Parlant.) Tenez, continuez, Henriette.

(Elle lui donne le journal.)

HENRIETTE, lisant au bas de la page. Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?

TOUS. Qu'est-ce donc?

HENRIETTE. «Théâtre royal... notre nouvel impresario... le signor Fortu-

natus, a ouvert la saison par un opéra nouveau.» Fortunatus est ici à Berlin.

LE DUC. Oui, ma chère... depuis quatre ou cinq jours...

HENRIETTE, continuant à lire. En effet!

«Il arrive de Vienne, où sa troupe a obtenu le plus grand succès... surtout la prima donna, la signora Charlotte, qui a fait fureur, qui y était adorée.» (A

duc.) Et vous ne m'en disiez rien, monsieur, vous qui êtes resté trois mois à Vienne?

LE DUC, avec embarras. J'ai oublié de vous en parler...

LA COMTESSE, à Henriette. Au haut de la page.

HENRIETTE, lisant au haut de la page. «Le prince Pukler-Muskau... la mar-

chale de Bukendorf... (Regardant au bas de la page.) La signora Charlotte,

première chanteuse, et Bénédict premier tenor...»

LA COMTESSE. Une chantente, un tenor?

HENRIETTE, avec joie. Ce pauvre Bénédict... vous vous le rappelez, ma tante?

M<sup>me</sup> BARNECK. Certainement...

HENRIETTE. Il a été applaudi... on en dit beaucoup de bien... J'étais sûre qu'il aurait un jour du talent, de la réputation... qu'il ferait son chemin.

LA COMTESSE. Et comment connaissez-vous tous ces gens-là, ma chère belle-sœur?

LE DUC. C'est tout simple... Quand nous étions à Munich, madame la baronne et sa nièce allaient tous les soirs au théâtre.

HENRIETTE, avec malice. C'est vrai... monsieur le duc nous y a vues souvent.

LE DUC. Une troupe excellente... de voix admirables...

HENRIETTE, souriant. La prima donna surtout... n'est-ce pas, monsieur le duc?

(A la comtesse.) Nous recevions même quelques artistes.

LA COMTESSE. Qu'entends je? des comédiens?

M<sup>me</sup> BARNECK. Bien malgré moi, j'en suis sûr... c'est ma nièce qui le voulait.

HENRIETTE. Eh! pourquoi pas? des artistes de mérite... valent bien des comtesses qui n'en ont pas...

LE DUC, lui faisant signe. Henriette...

LA COMTESSE. Ah! ma chère, quel langage!

M<sup>me</sup> BARNECK. Ah! ma nièce... quel propos!

LA COMTESSE. C'est du libéralisme tout pur!

M<sup>me</sup> BARNECK, répétant. Certainement, c'est du... comme dit madame... tout pur!

LE DUC, avec impatience. C'en est trop sur ce sujet... qu'il n'en soit plus question, de grâce!

UN VALET, annonçant. Un seigneur italien demande à parler à monsieur le duc.

LE DUC. Qu'il entre... qu'il entre!...

(à part) cela du moins fera diversion.

LE VALET, qui a fait un signe à la cantonnade, revient près du duc. Et voici de la part du roi un message pour monseigneur.

LE DUC, prêt à décacheter la lettre. Qu'est ce donc? (Apercevant Fortunatus

qui en  
Henri  
avant  
HEN  
voudr  
long-t  
LE D  
FOR  
saluan  
lissime  
LE D  
que vo  
d'autre  
FORT  
naissa  
M<sup>me</sup>  
tunatu  
Pheure  
FORT  
aussi é  
LE D  
M<sup>me</sup>  
voulez  
arts.  
FORT  
supplie  
théâtre  
avons  
l'engaz  
et pers  
qui tien  
LE D  
FORT  
superb  
Sultan  
LA C  
air tou  
LE D  
FORT  
infinim  
d'autan  
notre p  
m'atten  
demi-v  
LE DU  
FORT  
aussi la  
le théât  
dit-on,  
très-con  
LE DU  
aussi...  
FORT  
tes les  
entendu  
LE DU  
FORT  
tations  
fice...  
ment...  
signor  
pour ce  
LE DU  
cheté la  
y jette  
LA CO  
LE DU  
et serra  
LE DU  
TUS,  
NECK  
CHARL  
et très-



CHARLOTTE!  
 Voyez, voyez! quelle est leur rage!  
 Pour moi, j'en ris au fond du cœur!  
 De tout ce bruit, de ce tapage,  
 C'est pourtant moi qui suis l'auteur!  
 (La comtesse sort par la droite avec le duc  
 qui cherche à l'apaiser; Fortunatus et Char-  
 lotte vont pour sortir par le fond au moment  
 où paraît Bénédicte.)

FORTUNATUS. Tu viens, mon pauvre  
 garçon, pour ton bénéfice?  
 BÉNÉDICT. Oui, pour offrir une loge à  
 monseigneur l'ambassadeur...  
 CHARLOTTE. Monseigneur est mal dis-  
 posé... vous n'aurez pas bon accueil, mon  
 cher Bénédicte, mais adressez-vous à sa  
 tante, à M<sup>me</sup> la baronne.  
 BÉNÉDICT, s'approchant. Quoi! M<sup>me</sup> Bar-  
 neck!

M<sup>me</sup> BARNECK, le reconnaissant. Encore  
 un comédien! mais on ne voit donc que  
 cela aujourd'hui!.. Votre servante, mon  
 cher, je n'ai pas le loisir de vous écouter,  
 et je vous salue.  
 (Elle sort par la porte à gauche.)  
 CHARLOTTE, montrant M<sup>me</sup> Barneck. La  
 tante est étourdissante de majesté!  
 (Elle sort en riant, avec Fortunatus, par la  
 porte du fond.)

SCENE VII.

BÉNÉDICT, seul.

Elle n'a pas le loisir de reconnaître ses  
 anciens amis... et sans doute, tous ceux  
 qui demeurent ici seraient comme elle...  
 Ça m'a fait effet... quand je suis entré  
 dans ce bel hôtel, quand j'ai demandé au  
 suisse! M. l'ambassadeur y est-il? — Oui.  
 Et j'ai hésité, j'ai tremblé de tous mes  
 membres en ajoutant: — Et M<sup>me</sup> l'am-  
 bassadrice?... — Elle y est; mais elle n'est  
 pas visible. — Et ça m'a donné un peu  
 de cœur... et je me suis dit: Je ne crains  
 rien, je ne la verrai pas!... Car si le  
 malheur avait voulu que je l'eusse ren-  
 contrée... je ne sais pas ce que je serais  
 devenu... (Apercevant Henriette) Ah! mon  
 Dieu! c'est fait de moi!

SCENE VIII.

HENRIETTE, BÉNÉDICT.

HENRIETTE, entrant. Cette permission  
 du roi, que vient de me remettre ma  
 tante, c'est donc vrai... il n'y a donc plus  
 d'obstacle...  
 BÉNÉDICT, à part. Si je pouvais m'en  
 aller sans être vu!  
 (Il heurte un fauteuil.)  
 HENRIETTE, se retournant et l'aperce-  
 vant. Bénédicte!!

DUO.

BÉNÉDICT, timidement.  
 Oul... c'est moi qui viens ici.  
 Madame l'ambassadrice,  
 Offrir pour mon bénéfice  
 Une loge que voici.  
 HENRIETTE.  
 Ah! si je puis aujourd'hui  
 Vous servir de protectrice,  
 Je rends grâce au sort propice,  
 Qui m'offre un ancien ami.  
 BÉNÉDICT.  
 De cet ami, malgré votre opulence,  
 Le nom n'est donc pas effacé?  
 HENRIETTE.  
 Ah! dans ces lieux, votre seule présence  
 Me rend tout mon bonheur passé!  
 ENSEMBLE.  
 De l'aurore de notre vie  
 Comment perdre le souvenir?  
 Je le sens, jamais on n'oublie  
 Premiers chagrins, premiers plaisirs!  
 HENRIETTE.  
 Je vois encor l'humble mansarde  
 Où nous répétions tous les deux!

BÉNÉDICT.  
 Où parfois, sans y prendre garde,  
 HENRIETTE.  
 Nous chantions faux à qui mieux mieux!  
 Et cette sérénade  
 Que me donnait un camarade?

BÉNÉDICT.  
 Quoi! vous n'avez rien oublié?  
 HENRIETTE.  
 Non, non, je n'ai rien oublié,  
 Ni les succès, ni l'amitié.  
 ENSEMBLE.  
 De l'aurore de notre vie  
 Comment perdre les souvenirs?  
 Je le sens, jamais on n'oublie  
 Premiers chagrins, premiers plaisirs!

HENRIETTE, gaiement.  
 Et puis, comme aux moindres caprices...  
 BÉNÉDICT.  
 On était vite à vos genoux!  
 HENRIETTE.  
 Et puis le soir dans les coulisses...  
 BÉNÉDICT.  
 Joyeux propos et billets doux.  
 HENRIETTE.  
 Sans or et sans richesse aucune...  
 BÉNÉDICT.  
 Toujours gais et de bonne humeur!  
 HENRIETTE.  
 Tout en attendant la fortune...  
 BÉNÉDICT.  
 On avait déjà le bonheur!

ENSEMBLE.  
 Ah! le bon temps!  
 Quels doux instans!  
 Ah! qu'on est bien  
 Quand on n'a rien!  
 Ah! l'heureux temps que celui-là!  
 Toujours mon cœur s'en souviendra!

BÉNÉDICT.  
 D'abord comme la salle entière...  
 HENRIETTE.  
 En silence nous écoutait!  
 BÉNÉDICT.  
 Et quand s'élançait du parterre...  
 HENRIETTE.  
 Un bravo qui nous enivrait!  
 BÉNÉDICT.  
 Et lorsque pleuvaient sur la scène  
 HENRIETTE.  
 Les bouquets aux mille couleurs.

BÉNÉDICT.  
 Ah! ces jours-là vous étiez reine...  
 HENRIETTE.  
 Avec ma couronne de fleurs!  
 ENSEMBLE.  
 Ah! le bon temps!  
 Quels doux instans! etc.

BÉNÉDICT.  
 Et vous rappelez-vous encore?...  
 A peine le rideau tombait,  
 L'écho de la salle sonore,  
 De votre nom retentissait...  
 C'est vous... c'est vous qu'on demandait!

HENRIETTE.  
 C'est vrai!... c'est vrai!...  
 BÉNÉDICT.  
 Devant le public idolâtre,  
 C'est moi... moi qui sur le théâtre  
 (Lui prenant la main.)  
 Vous ramenaient ainsi... je tenais votre main  
 Que dans mon transport soudain  
 Malgré moi je serrais... ainsi!  
 HENRIETTE, retirant sa main.  
 Bénédicte!..

BÉNÉDICT.  
 Ah! pardon, j'oubliais qu'aujourd'hui...  
 (Reprise de la première phrase du duo.)  
 Aujourd'hui, je viens ici,  
 Madame l'ambassadrice,  
 Offrir pour mon bénéfice,  
 La loge que voici..

ENSEMBLE.  
 BÉNÉDICT, la lui donnant.  
 La voici! la voici!  
 HENRIETTE, avec émotion et prenant le coupon  
 de loge.  
 Merci, Bénédicte, merci!

Ainsi donc, Bénédicte... vous avez un  
 bénéfice?...  
 BÉNÉDICT. Oui, madame... qu'on me  
 devait depuis long-temps... depuis Vienne.  
 HENRIETTE. Où vous avez eu de grands  
 succès?  
 BÉNÉDICT. A ce qu'ils disent... et alors  
 M. Fortunatus a doublé mes appointemens.

HENRIETTE. Ah! tant mieux! vous êtes  
 donc heureux?  
 BÉNÉDICT. Non, madame... mais je suis  
 riche.

HENRIETTE. Et nos anciens amis, et  
 Charlotte?  
 BÉNÉDICT. Ah! celle-là, elle est au pi-  
 nacle!.. elle a eu, à Vienne, un succès de  
 rage... Tous les soirs, des vers... des bou-  
 quets et des bravos... tous les journaux  
 retentissaient des ses éloges... il n'était  
 question que d'elle... comme de vous  
 autrefois!

HENRIETTE. Oh! moi... l'on n'en parle  
 plus!  
 BÉNÉDICT. C'est ce que je me disais:  
 C'est étonnant... on ne parle donc pas des  
 duchesses! tandis que Charlotte la can-  
 tatrice... et puis... ce n'est rien encore...  
 Là-bas, à Vienne, elle avait tourné toutes  
 les têtes... c'était à qui lui ferait la cour.  
 M. le duc, votre mari, a dû vous le dire.  
 HENRIETTE. Non, vraiment, il ne m'a  
 rien dit!

BÉNÉDICT. Ah!.. c'est différent, tous les  
 grands seigneurs étaient à ses pieds... Ces  
 nobles d'Allemagne, si fiers et si hau-  
 tains, se disputant à qui serait reçu chez  
 elle... à qui l'entourerait de soins et  
 d'hommage... Enfin, tout comme vous...  
 dans votre temps... avant votre bonheur.  
 HENRIETTE, à part. Oui, vraiment.  
 BÉNÉDICT. Mais vous avez un si bel  
 emploi maintenant... je veux dire, un si  
 bel état! Et puis, tant d'éclat... tant  
 d'estime... tant de considération surtout.  
 HENRIETTE. Silence!.. c'est la sœur de  
 mon mari.

SCENE IX.

BÉNÉDICT, HENRIETTE, LA COM-  
TESSE.

LA COMTESSE, s'avançant gravement près  
 d'Henriette. Mademoiselle... vous savez  
 que le roi, par une faiblesse que le respect  
 m'empêche de qualifier, a consenti à ap-  
 prouver une union...

HENRIETTE. J'ai lu la lettre de sa ma-  
 jesté.  
 LA COMTESSE. Ou plutôt une mésal-  
 liance dont, pour l'honneur de la famille  
 nous sommes tous indignés!

HENRIETTE. Madame... (montrant Béné-  
 dicte) il y a ici un étranger...

LA COMTESSE. Ce que je dis... je le di-  
 rais devant tout le monde... J'avais dé-  
 claré à mon frère qu'aucun pouvoir ne  
 me forcerait à vous reconnaître! et je par-  
 lais au nom de tous nos parens... qui  
 viennent de protester.

HENRIETTE, à part. Qu'entends-je? ah!  
 quelle humiliation! (regardant Bénédicte  
 et devant lui encore!)

LA COMTESSE. Mais, vaincue par les  
 prières et les supplications de M. le duc,  
 qui, après tout, est le chef de la famille,  
 je lui ai promis de venir vous trouver, et  
 voici les concessions que je puis me per-  
 mettre... Je ne m'oppose plus à ce ma-  
 riage, puisqu'il n'y a pas moyen de faire  
 autrement... je consens même à vous voir  
 ici, chez mon frère... ou chez moi, le ma-  
 tin... le matin seulement.

BÉNÉDICT. Eh bien! par exemple!..  
 HENRIETTE, lui faisant signe de se taire.  
 Bénédicte..

LA COMTESSE. C'est vous dire assez que  
 le soir, en public, et à l'Opéra, il n'est  
 pas convenable que l'on nous voie ensem-  
 ble... Voici deux loges que le signor For-

tunatus  
 chez v  
 HENR  
 Le ch  
 grande  
 BÉNÉ  
 à Mun  
 elle...  
 heureu  
 HENR  
 BÉNÉ  
 est ven  
 pièce r  
 LA C  
 pieds.  
 BÉNÉ  
 ténor...  
 LA C  
 HENR  
 tesse.)  
 de Vall  
 dremet  
 la vérité  
 jusqu'à  
 riage.  
 sembla  
 avouer  
 votre f  
 BÉNÉ  
 HENR  
 discour  
 suppor  
 de Val  
 sateur  
 je suis  
 en ne  
 vant n  
 LA C  
 HENR  
 ne vou  
 (La com  
 BÉNÉ  
 Bravo  
 le lui  
 qu'Hen  
 mais q  
 HENR  
 mon D  
 BÉNÉ  
 HENR  
 m'atter  
 que j'a  
 j'ai ren  
 saient  
 BÉNÉ  
 honne  
 vous ai  
 c'est t  
 a pas  
 où l'on  
 qu'elle  
 qu'elle  
 HENR  
 pas...  
 et me  
 m'aim  
 BÉNÉ  
 ment,  
 grands  
 toutes  
 HENR  
 BÉNÉ  
 empêc  
 qu'ils  
 comme  
 duit p  
 HENR

tunatus vient d'envoyer... vous êtes ici chez vous... choisissez.

HENRIETTE, *défaisant une des enveloppes.* Le choix sera facile... la belle loge à la grande dame... l'autre à l'humble artiste.

BÉNÉDICT. L'humble artiste!.. elle qui, à Munich, était respectée et honorée... elle!.. que les grandes dames étaient trop heureuses d'avoir dans leur salons.

HENRIETTE, *voulant l'arrêter.* Silence! BÉNÉDICT. Elle à qui le roi lui-même est venu faire des compliments, après une pièce nouvelle!

LA COMTESSE, *le toisant de la tête aux pieds.* Quel est cet homme?

BÉNÉDICT, *avec fierté.* Bénédicte, premier ténor...

LA COMTESSE. Un chanteur ici!.. sortez! HENRIETTE. Bénédicte, restez. (*A la comtesse.*)

Madame, par égard pour M. le duc de Valberg, que j'aime, et dont je suis tendrement aimée, j'ai dû consentir à cacher la vérité à tout le monde, et à vous-même, jusqu'à l'adhésion du prince à notre mariage, mais maintenant que je n'ai plus de semblables ménagements à garder, je puis avouer avec orgueil ce que j'étais quand votre frère m'a offert sa main.

BÉNÉDICT. Très-bien!

HENRIETTE, *avec hauteur.* Quand aux discours que je viens d'entendre, je ne les supporterai pas davantage... je suis duchesse de Valberg, madame, femme de l'ambassadeur, votre frère, et je prouverai que je suis digne de mon titre et de mon rang en ne souffrant plus qu'on les oublie devant moi.

LA COMTESSE. C'est d'une audace!

HENRIETTE, *lui faisant une révérence.* Je ne vous retiens plus, madame.

(*La comtesse sort en faisant un signe de colère.*)

SCENE X.

BÉNÉDICT, HENRIETTE.

BÉNÉDICT, *regardant sortir la comtesse.* Bravo! c'est bien... aussi bien que si vous le lui aviez dit en musique. (*Voyant qu'Henriette s'est assise et pleure.*) Eh! mais qu'avez-vous donc, vous pleurez?

HENRIETTE, *avec une vive émotion.* Ah! mon Dieu! que cette scène m'a fait mal!

BÉNÉDICT. Moi qui la croyais si heureuse!

HENRIETTE. Est-ce donc là le sort qui m'attend? Est-ce pour de pareils outrages que j'ai échangé mon indépendance, que j'ai renoncé à cet art, à ce talent qui faisaient ma gloire et mon bonheur?

BÉNÉDICT. Vous qui aviez chez nous les honneurs, la fortune et l'amitié, car nous vous aimions tous... je ne parle pas de moi, c'est tout simple... mais les autres... il n'y a pas de jours où l'on ne pense à vous, où l'on ne dise: Cette pauvre Henriette! qu'elle était bonne! qu'elle était aimable! qu'elle avait de talents, avant d'être duchesse.

HENRIETTE. Ah! duchesse... je n'y tiens pas... mais du moins, son amour me reste, et me tiendra lieu de tout... car tant qu'il m'aimera, Bénédicte, je ne regretterai rien.

BÉNÉDICT, *secouant la tête.* Certainement, tant qu'il vous aimera... mais ces grands seigneurs, ça aime tous les succès, toutes les renommées.

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

BÉNÉDICT. Oh! rien. On ne peut pas empêcher les propos, quelque absurdes qu'ils soient... et on a prétendu, à Vienne, comme si c'était possible, qu'un instant séduit par les triomphes de Charlotte...

HENRIETTE. Qui? M. le duc?

BÉNÉDICT. Je n'ai pas dit cela... je ne l'ai pas dit.

HENRIETTE. Et vous avez raison, il ne me tromperait pas, lui... c'est impossible... et pourtant, cette légèreté dont me parlait sa sœur... son embarras, ce matin, quand on a prononcé le nom de Charlotte... ah! j'irai ce soir au spectacle... le duc y sera aussi. (*Décachetant l'enveloppe de la lettre.*)

Si de cette loge... j'examinerai. (*Regardant le papier qui est sous enveloppe.*) Ah! mon Dieu! ce n'est point un coupon de loge, c'est une lettre, une lettre de Charlotte! c'est son écriture. «Non, M. le duc, vous ne trouverez point ici la loge grillée que Fortunatus vous envoyait, et que j'ai prise. Je vous ai demandé, ce matin, une audience que vous n'avez pas voulu m'accorder... il n'en était pas de même à Vienne.»

BÉNÉDICT. C'est assez clair.

HENRIETTE. «J'ai une pétition à vous présenter, et vous aurez la bonté de me recevoir et de m'écouter dans votre loge grillée, qui est aujourd'hui la mienne, sinon, c'est à Henriette que je m'adresserai... et l'explication que j'aurai avec elle sera moins amusante que celle de ce matin avec sa respectable tante.» (*Avec douleur.*) Ah! plus de doute maintenant... moi qui avais en lui tant d'amour, tant de confiance! c'est affreux!

SCENE XI.

LES MÊMES, FORTUNATUS.

TRIO.

FORTUNATUS. Ze souis rouiné... ze souis perdu! Mon savoir-faire est confondu!

BÉNÉDICT et HENRIETTE. Eh! mais quelle fureur vous guide?

FORTUNATUS. Ah! ze souis, vi pouvez le voir, Dans un état de désespoir Presque voisin du suicide!

BÉNÉDICT et HENRIETTE. Qu'avez-vous donc?

FORTUNATUS. Je viens pour prévenir Monsieur l'ambassadeur et sa charmante épouse...

Le spectacle annoncé, ce soir ne peut tenir, Ze le change.

BÉNÉDICT et HENRIETTE. Pourquoi?

FORTUNATUS. La fortune jalouse Vient d'envoyer un rhume à ma prima donna! Elle me le faire dire!

BÉNÉDICT, *bas à Henriette.* Ah! je comprends cela!

Et c'est une ruse entre nous.

HENRIETTE, *de même.* Pour se trouver au rendez-vous.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS. Fortune dont la main m'accable, Adoucis pour moi ta rigueur Et jette un regard secourable Sur un malheureux directeur!

HENRIETTE. Forfait dont la preuve m'accable Et qui détruit tout mon bonheur! Je saurai punir le coupable De l'outrage fait à mon cœur!

BÉNÉDICT. La trahison est véritable, Tous deux outrageaient votre cœur, Vous devez punir le coupable, Vous devez venger votre honneur.

FORTUNATUS, *en désespoir.* Le sultan Misapouf, chef-d'œuvre des plus beaux, Qui faisait par la foule envahir nos bureaux! Ne sera pas donné!

BÉNÉDICT. Calmez-vous, je vous prie!

FORTUNATUS.

M'enlever ma recette!.. ah! c'est m'ôter la vie!

HENRIETTE, *s'asseyant près de la table et remettant la lettre dans la première enveloppe qu'elle recachète.*

Rendons-lui, je le doi, Ce billet... qui n'est pas pour moi.

FORTUNATUS.

Ze vais changer l'affiche... et de rage ulcéré, Leur donner du Mozart aux doublures livrés!

HENRIETTE, *à un domestique, à qui elle remet la lettre.*

Ce billet pour monseigneur L'ambassadeur.

FORTUNATUS.

Ah! quel malheur! ah! quelle perte! Je vois d'ici les bancs de ma salle déserte; Je compte avec effroi les rares spectateurs, Bien moins nombreux! hélas! que mes acteurs!

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Fortune dont la main m'accable, Adoucis pour moi ta rigueur Et jette un regard secourable, Sur un malheureux directeur.

HENRIETTE.

Forfait dont la preuve m'accable Et qui détruit tout mon bonheur! Je saurai punir le coupable, De l'outrage fait à mon cœur.

BÉNÉDICT.

La trahison est véritable, Tous deux outrageaient votre cœur, Vous devez punir le coupable, Vous devez venger votre honneur.

HENRIETTE, *à part et réfléchissant.* C'est mon talent qui faisait ma puissance, En le perdant j'ai perdu tous mes droits, Et chaque jour il faudrait, je le vois, Gémir de sa froideur ou de son inconstance... Non, non, le dessein en est pris, Je saurai me soustraire à de pareils mépris..

FORTUNATUS, *saluant.*

Adieu donc!

HENRIETTE, *le retenant.* Arrêtez!

FORTUNATUS.

Que veut son excellence?

HENRIETTE, *lentement et réfléchissant.* Donnez ce soir votre opéra...

FORTUNATUS.

Par quel moyen?

HENRIETTE.

Le ciel l'inspirera.

ENSEMBLE.

FORTUNATUS.

Une douce espérance Fait palpiter mon cœur, D'une recette immense J'entrevois le bonheur! Ah! oui, j'aime à le croire, O jours tant désirés De fortune et de gloire, Pour moi vous reviendrez.

HENRIETTE.

Une noble vengeance Vient enflammer mon cœur! Punissons qui m'offense En retrouvant l'honneur! A lui seul je dois croire, Beaux jours tant désirés, Jours d'ivresse et de gloire, Pour moi vous reviendrez!

BÉNÉDICT.

Une noble vengeance Vient enflammer son cœur! Punissez leur offense, Et vengez votre honneur! A lui seul il faut croire, Moments si désirés, Jours d'ivresse et de gloire, Enfin vous reviendrez!

FORTUNATUS, *à Henriette.*

Quel est votre dessein?

HENRIETTE.

Du secret!

(*A Bénédicte.*)

Du silence!

FORTUNATUS.

J'en frémis de bonheur!

BÉNÉDICT.

Je tremble d'espérance!

HENRIETTE.

O vous, mes seuls amis, je me fie à vous deux!...

Venez, venez, sans bruit quittons ces lieux!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Une noble vengeance  
Vient enflammer mon cœur!  
Punissons qui m'offense  
En retrouvant l'honneur!

A lui seul je veux croire.  
Beaux jours que j'ai perdus,  
Jours d'ivresse et de gloire,  
Vous voilà revenus!

BENEDICT et FORTUNATUS.

Une noble vengeance  
Vient enflammer son cœur!

Je tremble d'espérance!  
Je tremble de bonheur!  
Marchons à la victoire!  
Beaux jours qu'elle a perdus,  
Jours d'ivresse et de gloire,  
Vous voilà revenus!

(Ils sortent tous trois par la porte du fond.)

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur d'une loge grillée. Petite décoration d'un plan. Au fond, l'ouverture de la loge fermée par des stores. Quand les stores sont levés, on aperçoit, au fond, le haut des décorations du théâtre, que l'on est censé voir de la loge où se passe cet acte. Petites portes latérales: celle de droite donne sur le théâtre, celle de gauche dans la salle.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, seule, enveloppée d'une mante rabattue sur les yeux, et entrant par la petite porte du théâtre.

Personne ne m'a vue! me voici dans la loge grillée de monsieur le duc! et m'y voici incognito... non pas que je ne sois rassurée par ma conscience et par le motif qui m'amène; mais on est si méchant au théâtre, et puis ils sont tous si jaloux de moi! parce que j'ai du talent, de la figure... Quels propos on ferait au foyer si l'on me savait ici! — «Avez-vous vu » Charlotte? — Non. — Elle est dans la » petite loge de l'ambassadeur. — Bah! » en tête-à-tête? — Précisément. — Ah! » c'est une inconvenance qui n'est pas » permise... » Avec ça, qu'elles ne s'en permettent pas, mes camarades; mais, moi, je suis trop bonne, je vois tout et je ne dis rien, pas même que la seconde chanteuse a deux amans, et que la troisième n'en trouve plus. (Allant près de la loge grillée du fond.) Ah! mon Dieu! voilà qu'on arrive dans la salle, on allume les rampes... tout le monde doit être sur le théâtre; heureusement je m'y suis prise de bonne heure, et sans rencontrer personne; j'ai pu entrer par cette porte dérobée qui donne sur la scène. (Examinant la loge.) Quel luxe! quelle élégance! c'est drôle, tout de même... une loge grillée... vue à l'intérieur!

PREMIER COUplet.

Que ces murs coquets,  
S'ils n'étaient discrets,  
Que ces murs coquets  
Diraient de secrets!...  
La grille légère  
Dérobe avec art  
Plus d'un doux mystère,  
Plus d'un doux regard!  
La pièce commence,  
On risque un aveu;  
Mais l'ouvrage avance,  
On s'avance un peu!...  
Puis, sans qu'on approuve  
Un hardi dessein,  
Une main se trouve  
Dans une autre main!  
Ah! ah! ah!  
Que ces murs coquets  
S'ils n'étaient discrets,  
Que ces murs coquets  
Diraient de secrets!...

DEUXIEME COUplet.

« Ah! de ma tendresse  
» Ecoutez les vœux!...  
» — J'écoute la pièce,  
» Cela vaut bien mieux! »  
Mais la mélodie  
A tant de douceur!  
L'oreille ravie  
Est si près du cœur!  
La beauté sauvage  
S'émeut, et bientôt

L'on maudit l'ouvrage  
Qui finit trop tôt!

Ah! ah! ah!

Que ces murs coquets  
S'ils n'étaient discrets,  
Que ces murs coquets  
Diraient de secrets.

SCENE II.

CHARLOTTE, LE DUC.

CHARLOTTE. Ah! vous voilà enfin, monsieur le duc!

LE DUC. Oui, mademoiselle; je suis entré par la porte de la salle. (A part.) Où Henriette n'est pas encore arrivée!

CHARLOTTE, riant. Quand je vous disais, monseigneur, que j'aurais mon audience!

LE DUC. Il l'a bien fallu!.. après ce qui s'est passé ce matin!.. avec une tête comme cela, on est capable de tout!

CHARLOTTE, riant. Même de la perdre pour être agréable à monseigneur... c'est du moins ce que voulait son excellence... il y a un mois, à Vienne!

LE DUC, contrarié. Ne parlons plus de cela, Charlotte; je fus un instant bien fou, bien étourdi.

CHARLOTTE. Certainement!.. m'avoir laissé croire que votre amour pour Henriette n'existait plus...

LE DUC. J'eus tort, j'en conviens... je fus entraîné!.. charmé, malgré moi, par des talens, des grâces, des succès, qui me rappelaient ceux que j'adorais dans Henriette.

CHARLOTTE. Et monseigneur voulut me séduire par amour pour une autre.

LE DUC. Pas précisément!..

CHARLOTTE. Tenez, monsieur le duc, je me suis dit souvent que ce que vous aimez en nous, vous autres grands seigneurs, c'était moins la femme que l'actrice... vous adorez chaque soir Ninette, Desdemone; mais, par malheur, votre passion finit souvent avec la pièce, et la plus grande artiste du monde ne sera pas plus aimée qu'une femme ordinaire le jour où, comme Henriette, elle descendra du trône... Eh! mais Dieu me pardonne, je crois qu'il ne m'écoute pas!

LE DUC, avec distraction. Si vraiment, j'admire votre raison.

CHARLOTTE. Ecoutez donc, on ne peut pas toujours être folle, quand ce ne serait que pour changer.

LE DUC. Sans doute, Charlotte; mais l'objet de votre demande... car vous en aviez une à me faire...

CHARLOTTE. Oui, j'ai besoin de votre crédit... vous m'avez promis à Vienne un dévouement éternel...

LE DUC, embarrassé. C'est-à-dire, Charlotte...

CHARLOTTE. Comment, monsieur? est-ce que vous l'auriez oublié?

LE DUC. Non vraiment!.. mais c'est que...

CHARLOTTE, avec malice. C'est qu'on est sujet à manquer de mémoire parmi nous autres comédiens...

LE DUC, avec fierté. Vous parlez de vous...

CHARLOTTE. De vous aussi, messieurs les diplomates... Le théâtre est plus grand... voilà tout... nous jouons le soir, et vous toute la journée... voilà la différence... Si bien que vous m'avez dit: Charlotte... disposez de moi... de mon crédit...

LE DUC. Et je le dis encore...

CHARLOTTE. A la bonne heure... je vous reconnais... Et, comme vous êtes tout puissant auprès du roi... il s'agit seulement, et à ma recommandation, de faire un colonel.

LE DUC. Y pensez-vous?

CHARLOTTE. Quelqu'un qui a des droits... un jeune homme charmant...

LE DUC. Que vous protégez?

CHARLOTTE, riant. Vous le voyez bien.

LE DUC. Que vous aimez peut-être?..

CHARLOTTE. Et quand il serait vrai... si je veux me marier aussi!.. Fallait-il donc rester insensible, et garder toujours son cœur ici... à Berlin, pour qui?... pour le roi de...? Ah! ma fois non... Ainsi, monseigneur, quant à mon protégé... je vais vous conter cela, nous avons le temps!

LE DUC, avec embarras. Non, Charlotte non!.. en restant ici... plus longs-temps... je craindrais...

CHARLOTTE. Pour vous... monseigneur... LE DUC. Pour vous... Charlotte... le spectacle va commencer, et vous chantez ce soir.

CHARLOTTE. Ne craignez rien, je me suis arrangée... un enrouement tout exprès à votre intention, et ce qui m'étonne c'est qu'on n'ait pas encore changé le spectacle... on donne toujours le sultan Mirapouf... (Vivement.) Je vois ce que c'est... pour ne pas perdre la recette, on a laissé l'affiche; on fera une annonce, et ce sera la troisième chanteuse, la petite Angéla, qui dira mon rôle.

LE DUC. Mais cela va causer un tapage!.. CHARLOTTE. Je l'espère bien!.. et nous l'entendrons d'ici, en loge grillée, c'est délicieux! et puis Angéla est une bonne enfant, que j'aime bien... mais elle sera mauvaise! ah! ce sera amusant! vous verrez...

LE DUC à part. C'est singulier... elle ne m'a jamais paru si jolie. (Haut.) Il est donc vrai, Charlotte, que vous allez vous marier, sans hésiter, sans réfléchir?

CHARLOTTE. Si on réfléchissait, on ne se marierait jamais.